Arnaud Dubois, Jean-Baptiste Eczet, Adeline Grand-Clément & Charlotte Ribeyrol, eds, *Arcs-en-ciel et couleurs. Regards comparatifs*

Capucine Boidin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/34213>

DOI : 10.4000/lhomme.34213

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 13 juin 2019

Pagination : 209-210

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Capucine Boidin, « Arnaud Dubois, Jean-Baptiste Eczet, Adeline Grand-Clément & Charlotte Ribeyrol, eds, *Arcs-en-ciel et couleurs. Regards comparatifs* », *L'Homme* [En ligne], 230 | 2019, mis en ligne le 13 juin 2019, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/34213> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.34213>

VOICI UN bel objet d'enquête : l'arc-en-ciel à travers les âges, les langues et les espaces. L'étonnement sincère des treize auteurs, qui ont comparé « leurs » arcs-en-ciel mexicains, égyptiens, assyriens, japonais, grecs ou éthiopiens, est palpable et se traduit par un ton spontané rendant la lecture agréable. Cet ouvrage soigné (appareil critique, cartes et iconographie) nous fait en outre voyager dans le temps, du VIII^e millénaire av. J.-C. jusqu'au cinéma du XXI^e siècle. Chaque contributeur, qu'il soit linguiste, anthropologue ou historien, a eu le souci de se faire comprendre des non-spécialistes sans rien céder pour autant à la critique exigeante des sources. On sait gré aux auteurs de nous associer à leurs doutes, démonstrations et discussions autour du contexte et de la nature des textes étudiés (scientifiques, divinatoires, religieux, poétiques, épiques etc.), en évitant toute conclusion hâtive.

Dans leur introduction, les coordinateurs nous font partager le décentrement qu'ils ont expérimenté en remettant en cause leurs propres représentations. Leurs questions de départ étaient : « Quel est l'éventail des gradations possibles, de l'incolore jusqu'au polychrome, attribuées aux arcs-en-ciel ? Que nous disent-elles de la façon dont chaque société envisage le chromatisme ? » (p. 15). Or, ils se sont progressivement aperçus que l'arc-en-ciel n'était pas nécessairement caractérisé par ses couleurs, mais plutôt par sa forme (quart de cercle, demi-cercle, cercle complet, arc simple ou double...), par sa localisation entre ciel et terre, par ses circonstances d'apparition (saisons et conditions atmosphériques), ou encore par son orientation dans le ciel. Surtout, pour plusieurs sociétés, l'arc-en-ciel est moins coloré qu'il n'est iridescent – c'est-à-dire que, selon l'angle de vue ou l'illumination, les couleurs de sa surface sont instables. Comme les écailles des poissons, la peau des serpents,

le chatoiement des étoffes ou les ailes du colibri, l'iridescence de l'arc-en-ciel est donc elle aussi bonne à penser. *L'arco iris* espagnol garde d'ailleurs la trace de cette dimension dans son nom.

Les auteurs interrogent alors les fondements de leur idée première : pourquoi n'avoir saisi l'arc-en-ciel que par ses couleurs ? Une première réponse nous renvoie à Newton qui, au début du XVIII^e siècle, perce les mystères de l'arc-en-ciel ou, plus exactement, fait de ses couleurs l'archétype de la décomposition de la lumière et du spectre prismatique. On apprend ainsi, dans une note, que « le choix du chiffre 7 [attribué au nombre de couleurs de l'arc-en-ciel] est arbitraire et repose sur l'analogie que Newton a souhaité établir avec la gamme musicale » (p. 7). On pourra regretter ici l'absence d'un chapitre ou, au moins, d'une mention aux descriptions de l'arc-en-ciel dans la tradition scientifique arabe. En effet, la réfraction de la lumière comme sa décomposition en couleurs primaires sont également présentes dans le *Traité d'optique* écrit par Ibn al-Haytham au XI^e siècle. Traduit en latin, ce traité était bien connu de Newton et contribua à l'élaboration de sa propre théorie. Ce n'est donc pas un détail de l'histoire... si l'on veut éviter la réduction de la démarche scientifique et du désenchantement du monde au seul Occident chrétien à partir du XVIII^e siècle.

La seconde réponse à la question de la représentation occidentale de l'arc-en-ciel est liée à l'histoire même de l'anthropologie, discipline pour laquelle la classification des couleurs fait débat depuis au moins la fin du XIX^e siècle. Marqués par la théorie dominante de Newton, les chercheurs de l'époque se demandaient pourquoi les Anciens (en particulier Homère, Xénophane et Aristote) n'attribuaient qu'un nombre limité de couleurs à l'arc-en-ciel (entre une et trois).

Les Anciens auraient-ils eu une perception déficiente des couleurs ? On pense alors trouver l'explication dans les sociétés primitives contemporaines. En ce sens, le rapport général de l'expédition anthropologique organisée par l'Université de Cambridge dans le détroit de Torres, en 1898, nous fournit un bon exemple qui figurera dans les manuels d'anthropologie des générations futures. Parmi les six volumes qui le composent, en effet, le deuxième, consacré à la physiologie et à la psychologie des populations observées, comporte un chapitre sur la vision et, en particulier, sur la vision des couleurs de l'arc-en-ciel, écrit par William Halse Rivers¹. Le protocole du test élaboré par cet anthropologue formé à la psychologie expérimentale proposait aux indigènes des palettes de teintes déjà différenciées, que ces derniers devaient nommer ou utiliser pour peindre, de mémoire, un arc-en-ciel. Or, les résultats (nombre et choix des couleurs) sont très variables suivant les individus : tous les arcs-en-ciel sont doubles, mais leurs couleurs se révèlent des plus variées. Si, dans ce rapport, Rivers respecte l'instabilité de ces résultats et s'oriente même vers des hypothèses diffusionnistes plutôt qu'évolutionnistes ou primitivistes, dans un autre article publié la même année², il conclura que plus une société est évoluée plus les termes donnés aux couleurs sont nombreux et précis. Pour les moins évoluées, seul le rouge aurait un nom défini et stable, tandis que les autres couleurs ne seraient désignées que par leurs nuances plus ou moins foncées (noir, bleu, vert, violet, indigo... reçoivent la même dénomination) ou claires (blanc, jaune, etc.). À un stade supérieur de développement culturel, la langue distinguera le jaune

et le bleu-vert et ainsi de suite. Or, Brent Berlin et Paul Kay, dans leur enquête comparative sur la catégorisation des couleurs en 1969³, ne citent que cet article scientifique de Rivers et se fondent, eux aussi, sur une hypothèse universaliste et évolutionniste pour expliquer les invariants qu'ils ont dégagés dans les lexiques associés aux couleurs de par le monde. On trouvera donc matière dans l'ouvrage à une déconstruction de cette approche évolutionniste malheureusement souvent reprise en dehors de l'anthropologie.

Par ailleurs, les chapitres sur le Japon, le Mexique, la Grèce ou encore l'Assyrie montrent qu'au sein d'une même société coexistent, au même moment – avec ou sans contradictions –, des observations empiristes, des méditations analogiques (d'ordre poétique et/ou divinatoire) et des interprétations animistes (l'arc-en-ciel-serpent). Cela tend donc à prouver qu'il n'y a pas d'évolution ou de co-extension entre type d'analyse et type de société, mais des différences de genres et de contextes d'énonciation. L'ouvrage pourra ainsi être lu avec profit par des étudiants et des enseignants d'anthropologie, afin de nourrir des débats sur l'art de la comparaison et la pratique de la pluridisciplinarité à partir d'un exemple concret.

Capucine Boidin

1. Cf. *Reports of the Cambridge Anthropological Expedition to Torres Straits*, 2. *Physiology and Psychology*, Cambridge, Cambridge University Press, 1901.
2. W. H. R. Rivers, « Primitive Color Vision », *Popular Science Monthly*, 1901, 59 (1) : 44-58.
3. Brent Berlin & Paul Kay, *Basic Color Terms. Their Universality and Evolution*. Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 1969.